

Découvrons l'histoire des femmes dans le monde du travail et au sein de l'économie sociale

26 MARS 2022 - NUMÉRO 10



MADELEINE GUILBERT

La Newsletter de PR2L

SOCIOLOGUE ATTACHÉE À L'HISTOIRE...

Extrait d'une biographie dédiée à Madeleine Guilbert peu après sa disparition.
Marie-Hélène ZYLBERBERG-HOCQUARD, « Madeleine Guilbert (1910-2006) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 25 | 2007, mis en ligne le 23 septembre 2007. URL : <http://journals.openedition.org/clio/2162> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.2162>

"En mars dernier [2006], on apprenait le décès à l'âge de 95 ans, de Madeleine Guilbert. Elle nous a quittés, comme elle le désirait, dans la plus grande discrétion ; ce qui ne nous empêche pas de lui rendre hommage. Certes, elle était sociologue et le revendiquait, mais, à la différence de beaucoup de ses collègues, elle a affirmé, à travers ses travaux, l'importance, pour toute recherche, de l'ancrage historique. Surtout, ayant participé à la genèse de la sociologie du travail, elle n'a jamais ignoré les rapports sociaux de sexes. En ces temps lointains, elle était bien la seule, avec Viviane Isambert-Jamati, à le faire."

Extrait d'une interview de Madeleine Guilbert pour le 1er numéro de la revue *Travail, genre, sociétés* en 1999.

Maruani, M. & Rogerat, C. (1999). Madeleine Guilbert. *Travail, genre et sociétés*, 1, 7-20. <https://doi.org/10.3917/tgs.001.0007>

"La sociologie du travail des femmes, en France, a commencé avec Madeleine Guilbert. Dans les années de l'immédiat après-guerre, à une période où nul ne s'intéressait à la question, elle publie ses premiers articles suivis, en 1966, par ses ouvrages de référence, *Les fonctions des femmes dans l'industrie* et *Les femmes et l'organisation syndicale avant 1914*. [...]

Margaret Maruani : Comment êtes-vous venue à la sociologie ?

Madeleine Guilbert : Comment je suis venue à la sociologie... J'ai fait ce qu'on appelait alors une licence de philosophie qui comportait quatre certificats : morale et sociologie, psychologie, philosophie générale, logique. J'ai eu des interruptions assez longues. Tuberculose à vingt et un ans. J'ai été institutrice, remplaçante, surveillante... J'avais trente-cinq ans. Après la Libération, je suis entrée au ministère du Travail, au Centre d'Études et de Statistiques, comme chargée de mission. Le Ministre était Ambroise Croizat. Le Centre avait, je crois, été créé par lui, il était dirigé par Charles Bettelheim, un économiste. Le pays était à reconstruire et Croizat s'intéressait à tout ce qui pouvait contribuer à cette reconstruction. Il s'est donc intéressé au travail des femmes. Il avait même fait le projet - mais il est parti avant sa réalisation - de décerner une décoration aux mères de famille de plus de cinq enfants qui travaillaient ! J'avais fait faire la liste de ces femmes par les services du ministère, il y avait une quantité de garde-barrières. C'est sous l'impulsion de Croizat que je me suis intéressée au travail des femmes. Le ministère éditait une revue qui s'appelait la *Revue française du travail*. Des chiffres m'ont été fournis par le Centre d'Études et des Statistiques, je les ai étudiés et commentés. Dans la *Revue française du travail* j'ai fait une série de trois articles « Le travail des femmes », 1946, *Revue Française du Travail* n°... sur le travail des femmes. J'étudiais non seulement à travers les recensements successifs l'évolution du nombre de femmes au travail, mais aussi celle de leur répartition entre les différentes branches de l'emploi. Je crois que ce sont les premiers articles où l'on s'occupait de ces dénombrements...."

PIONNIÈRE DANS LA SOCIOLOGIE DU TRAVAIL, MATRICE DE L'HISTOIRE DU TRAVAIL DES FEMMES

(1910-2006)

Fille d'instituteurs, Madeleine disait de son père, un laïque proche du radicalisme, « son anticléricalisme lui servait de ligne politique ».

Originaire de Deneuille-les-Mines, arrondissement de Montluçon, Madeleine Gazut fait des études secondaires à Montluçon, puis à Moulins et une licence de philosophie à Paris, elle adhère alors aux Jeunesses Socialistes. Elle passe une partie de la Seconde Guerre Mondiale à Marseille, où son époux, le linguiste et syndicaliste Louis Guilbert, avait été nommé enseignant, ils participent à la Résistance.. Il entre en 1943 au Parti communiste, elle en devient membre, à son tour, après la Libération.

En 1946, elle est chargée de mission au Centre d'études et statistiques du Ministère du Travail et de la Sécurité Sociale. Ambroise Croizat, ministre communiste, encourage les études qu'elle entreprend sur le travail salarié des femmes, du fait des besoins de la Reconstruction. Pour la première fois en France, est exposée et commentée, la participation des femmes dans les différentes branches industrielles et sont évoqués les problèmes que les ouvrières rencontrent dans les syndicats. Non reconduite dans son poste de chargée de mission après le départ d'Ambroise Croizat, elle vient, à la demande de celui-ci, travailler à la CGT où elle contribue, en tant que secrétaire de rédaction, à la création de la *Revue des Comités d'entreprise*.

Désireuse de poursuivre au CNRS ses études sur le travail des femmes, elle élabore un projet qui, dans le cadre des premiers développements de la sociologie du travail, intéressa Georges Friedmann. Elle entre en 1950 au CNRS. Elle entreprend avec Viviane Isambert-Jamati une recherche auprès des travailleuses à domicile dans la confection de la Région parisienne. Ces femmes s'efforcent alors de concilier un travail salarié parfois très dur, et une conception traditionnelle, encore très répandue, de leur rôle d'épouse au foyer.

Par la suite Madeleine Guilbert se consacre à sa thèse principale : *Les fonctions des femmes dans l'industrie*, et à sa thèse complémentaire, devenue un ouvrage de référence, *Les femmes et l'organisation syndicale jusqu'en 1914*. Cette dernière, sous la direction d'Ernest Labrousse, s'appuie sur une analyse des congrès fédéraux et confédéraux, sur un dépouillement de la presse syndicale et d'une partie de la presse politique, ainsi que sur des documents de l'Office du Travail. Pour sa thèse principale, directeur Georges Gurvitch, elle étudie sur place, dans les ateliers, le travail d'un important échantillon représentatif de l'emploi des femmes dans l'industrie métallurgique ; suivant, à dessein, le schéma classique des études de postes (contenu de la tâche, rythmes, contraintes). Le constat qui se dégage de cette étude est sans équivoque. Il existait bien des spécificités communes aux travaux spécialement réservés aux femmes dans l'industrie, spécificités confirmées par le discours patronal. Madeleine Guilbert estime avoir, par cette étude, sorti de l'ombre un secteur négligé de la sociologie du travail : celui concernant l'emploi féminin. Elle a ainsi ouvert la voie à de nombreuses recherches. Sa thèse complémentaire montre sa volonté sans doute de faire des femmes en général, des ouvrières en particulier, des sujets historiques, comme elle en avait fait des sujets sociologiques. Elle est certes loin du concept de genre et plus près, le plus souvent, d'une simple histoire des femmes, cependant sa volonté de ne pas mettre en cause l'unité de la classe ouvrière la conduit à ne pas les étudier isolément. La notion de surexploitation à laquelle elle est attachée peut, étrangement, mener à celle de rapports sociaux de sexes. Pour Madeleine Guilbert, faire découvrir aux femmes leur passé comme la réalité de leur présent, c'est leur donner des armes pour l'action.

Elle reste au CNRS jusqu'en 1969, stagiaire à ses débuts, elle termine maître de recherches. Certes, elle reconnaissait elle-même que, si ses collègues appréciaient ses recherches sur le travail des femmes, ils y voyaient davantage un ouvrage de dames qu'une pratique de sociologue. Cependant la valeur de ses observations, objectives et chiffrées, son respect des règles scientifiques, auxquelles elle était d'autant plus attachée que son militantisme risquait de la faire taxer de parti pris, lui valent très tôt une reconnaissance universitaire.

De 1969 à 1979, elle est professeure de sociologie à l'Université de Tours.

Elle est membre du Comité national du CNRS comme élue syndicale (durant deux sessions successives), membre du Comité du travail féminin depuis sa création (1965) jusqu'à 1981, responsable de diverses commissions, notamment sur l'égalité des salaires masculins et féminins, et membre de la Commission de la main-d'oeuvre du Ve plan.

Mieux reconnue, elle peut conduire les premières recherches sur les modes de recrutement de la main d'oeuvre, féminine comme masculine. Elle entreprend, le plus souvent en collaboration avec Nicole Lowit et Joseph Creusen, une série d'études sur les budgets-temps, notamment une étude comparative des budgets-temps hommes/femmes exerçant une profession. Et, toujours en collaboration, elle réalise la première étude sur les entreprises de travail temporaire alors en plein essor, avec des questions toutes sexuées, et cette conclusion : «le travail féminin continue à être considéré comme moins nécessaire, la notion de salaire d'appoint a encore cours et le travail temporaire paraît une solution possible pour les femmes qui l'acceptent plus facilement. »

Une chercheuse féministe ? Elle eût récusé cette affirmation, encore qu'à la fin de sa vie, elle admet être féministe si cela consiste à « penser que la position des femmes est injuste », mais reste méfiante devant les mouvements féministes. Sa sensibilité face à un passé dont l'étude doit précéder toutes recherches pour éclairer le présent, est indéniable dès ses premiers écrits et s'affirme dans sa thèse, avec un long chapitre qui montre sa connaissance des recherches sur le XVIIIe et XIXe siècle tout particulièrement, elle fait donc partie de celles qui ont contribué à donner aux femmes une place dans l'histoire. Son honnêteté intellectuelle et sa grande intelligence font d'elle un modèle toujours actuel pour les historiens comme pour les sociologues.

<https://maitron.fr/spip.php?article88329>, notice GUILBERT Madeleine [née GAZUT Madeleine] par Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard , version mise en ligne le 25 juin 2010, dernière modification le 5 octobre 2010.

Marie-Hélène ZYLBERBERG-HOCQUARD, « Madeleine Guilbert (1910-2006) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 25 | 2007, 5-8.

Bibliographie sélective

Madeleine Guilbert, Viviane Isambert-Jamati, *Travail féminin et travail à domicile*, Travaux du Centre d'Études Sociologiques, Publication du CNRS, 1956.

Madeleine Guilbert, *Les femmes et l'organisation syndicale avant 1914*, CNRS, La Haye, Paris, Mouton, 1966.

Madeleine Guilbert, *Les fonctions des femmes dans l'industrie*, CNRS, La Haye/Paris, Mouton, 1966.

Madeleine Guilbert, Nicole Lowit, Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard, *Travail et condition féminine*, Biographie commentée, Paris, Éditions de la Courtille, 1977

“

« Le travail féminin continue à être considéré comme moins nécessaire, la notion de salaire d'appoint a encore cours et le travail temporaire paraît une solution possible pour les femmes qui l'acceptent plus facilement. »

Madeleine Guilbert

”

Pour aller plus loin :

Lire cette belle interview de Madeleine Guilbert par Margaret Maruani et Chantal Rogerat dans le premier numéro de la revue *Travail, genre, sociétés* : Maruani Margaret, Rogerat Chantal, « Madeleine Guilbert », *Travail, genre et sociétés*, 1999/1 (N° 1), p. 7-20. DOI : 10.3917/tgs.001.0007. <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-1999-1-page-7.htm>

Un article de Madeleine Guilbert sur les femmes et les syndicats en France : GUILBERT, Madeleine. « Femmes et syndicats en France. » *Sociologie et sociétés*, volume 6, numéro 1, mai 1974, p. 157-170. <https://doi.org/10.7202/001318ar>

Pour permettre à d'autres de suivre notre Newsletter :

<https://forms.gle/WAKG9CmB8vnsJGUZ9>

Nous retrouver :

<https://pr2l.fr>

